

BEYOĞLU

DIRECT. : Beyoglu, Istanbul Palace, Impasse Olivo — Tél. 41892
REDACTION : Galata, Eski Banka Sokak, Sen Piyer Han 2 ci kat
Tél. 49266

Pour la publicité s'adresser exclusivement à la Maison
KEMAL SALIH-HOFFER-SAMANON-HOULI
Istanbul, Sirkeci, Ajirefendi Cad Kahraman Zade H. Tél. 20094-95

Directeur-Propriétaire : G. Primi

QUOTIDIEN POLITIQUE ET FINANCIER DU SOIR

Visages de la Turquie

On n'aime guère ce que l'on ne connaît pas...

On aimera mieux la Turquie quand on en connaîtra tous les visages multiples, riant ou sévères. Peu de pays offrent une aussi grande variété de paysages qu'elle. Tous les climats y sont représentés, depuis les chaleurs torrides des provinces méridionales, jusqu'à la fraîcheur alpestre des provinces du Nord-Est, dominées par des montagnes aux neiges éternelles ; depuis le rude vent continental qui balait le haut plateau jusqu'aux brises embaumées des quatre mers qui baignent les côtes nationales. Et chaque climat est caractérisé par l'aspect particulier qu'il impose à la nature. Montagnes, fleuves, golfes ou ravin, font une gamme infinie où se rencontrent tous les tons de l'azur et du vert, toutes les variétés du jaune et de l'ocre, tous les miroitements et toutes les réverbérations chatoyantes de l'onde, toutes les couleurs éclatantes ou délicates d'une flore infinie.

Visages de la terre turque, de combien de grâce, d'austérité et de mystère n'êtes-vous pas empreints !

Sol béni de tous les dieux, depuis ceux de la préhistoire, depuis ces personnages hiératiques et mitrés dont la roche anatolienne garde encore sur ses flancs la troublante silhouette — l'Anatolie a vu fleurir 20 civilisations au cours de quarante siècles d'histoire. Et toutes y ont laissé leur traces, leurs empreintes indélébiles. Ce sont des monuments imposants ou bizarres ; des cryptes qui recèlent des trésors inconnus dans les profondeurs du sol ou des temples qui dressent, haut dans le ciel, comme une prière hardie et impérieuse, la flèche de leurs minarets.

A ces vestiges de la mystique d'hier, poèmes de pierre, marbres dentelés et creusés, comme un travail de filigranes, la génération d'Atatürk ajoute quotidiennement de nouvelles affirmations de son idéal à elle, fait de volonté consciente, d'effort créateur. Les usines se dressent, poèmes de pierres et d'acier, elles aussi, mais dont le rythme est tout autre que celui de jadis, plus volontaire, plus ardent, plus tourmenté aussi.

Ce sont ces trois aspects du paysage turc que la Direction de la Presse au ministère de l'Intérieur vient de réunir en une formule d'une éloquente concision :

La Turquie, pays d'histoire, de beauté et de travail.

C'est là le titre, en effet, expressif et prometteur, que l'on vient de donner à l'Exposition de photos qui se tiendra à Ankara, du 25 février au 5 mars et à laquelle tous les amateurs, turcs et étrangers, sont conviés à prendre part. Qu'attend-on de cette manifestation ? D'abord, sans doute, une meilleure connaissance de leur propre pays par les Turcs eux-mêmes. On se souvient de la surprise heureuse de ceux qui participèrent, pour la première fois, il y a quelques deux ans, aux excursions à Sabanca, organisées par la direction des Chemins de fer Orientaux à destination du lac de Sabanca.

— Eh quoi, disait-on. Il y a de si belles choses, si près de nous, et nous les ignorions !

Que d'autres belles choses, et combien inconnues, l'exposition d'Ankara ne nous révélera-t-elle pas !

Apprécier les beautés de sa petite patrie, de son terroir natal, est le moyen le meilleur de se préparer au culte de la grande ; les organisateurs de l'Exposition ont, sans doute, en vue cet objectif moral en incitant le public à rechercher les beautés de sa zone et à les fixer sur la plaque sensible.

Et quel enseignement aussi pour les étrangers, qui ont des notions si superficielles, si incomplètes ou si fausses au sujet de la Turquie. Ici aussi, le terrain qui s'offre est immense, et les résultats que l'on y récoltera seront précieux.

Enfin, nous soupçonnons fort M. Vedad Nedim Tor, que nous savons doué d'un sens pratique très aigu, ainsi que ses collaborateurs d'avoir visé un autre but encore. Aujourd'hui, l'objectif photographique est devenu l'auxiliaire obligé de toutes les sciences — depuis la médecine, qui sauve les individus, jusqu'aux sciences militaires, qui étudient les moyens de tuer, pour défendre et sauver la collectivité nationale. Pourrions-nous leur faire grief d'avoir voulu développer, par leur initiative, la connaissance et le goût de la photographie ?

Pour toutes ces raisons donc, félicitons-les de leur initiative et invitons cordialement tous les amateurs à y répondre avec l'enthousiasme qu'elle mérite.

G. PRIMI.

Le débat d'hier au Palais-Bourbon et la victoire de M. Laval

En cas d'embargo sur le pétrole il faudra décréter la mobilisation générale

Paris, 28 A. A. — La séance de l'après-midi de la Chambre s'est ouverte en présence d'une nombreuse assistance. M. Laval et de nombreux ministres sont au banc du gouvernement.

M. Reynaud désavoué

M. Henri Haye, modéré, reproche au discours de M. Reynaud d'être un acte de subordination totale à la politique britannique. « Nous sommes résolus, dit-il, à ne pas considérer comme négligeable l'opinion française. »

Le groupe de la gauche radicale décide de voter pour le gouvernement. Le groupe du centre républicain critiqua vivement le discours de son président, M. Paul Reynaud. Il mandata M. Marcel Herault pour expliquer à M. Reynaud qu'il parla hier à son nom personnel et que le groupe reste favorable au gouvernement.

Après les interventions de De Monzie (Union socialiste), et de Marcel Herault (centre républicain), M. Laval monta à la tribune.

Le discours de M. Laval

Il déclara qu'après avoir écouté les critiques, il interrogeait sa conscience et se demandait quel crime il avait commis contre la paix et contre son pays. « On me demande, dit-il, si je suis resté fidèle au pacte. Il cite alors, la déclaration de Genève du 13 septembre 1935 par laquelle la France confirme que le pacte demeurerait la loi internationale sur laquelle il fonde toute sa politique. Puis il se défend contre l'affirmation qu'il ne s'était pas conformé à ses déclarations et à ses engagements :

« Dès le 10 septembre, dit-il, M. Hoare et moi, dans un esprit d'étroite collaboration qui est de règle entre les ministres français et britanniques, nous fûmes immédiatement d'accord pour écarter tout geste pouvant conduire à la guerre. Nous examinâmes ensuite les sanctions et je ne me souviens pas de la moindre difficulté entre les ministres britanniques et moi. »

La France appliqua loyalement les sanctions.

Le problème de l'embargo sur le pétrole

Mais, lorsqu'il fut question des sanctions de pétrole, avant d'aborder cette mesure de grâce aux conséquences imprévisibles, j'ai voulu mettre à profit l'encouragement que j'avais reçu de la conférence des 54 Etats pour faire un dernier effort de conciliation.

Après avoir rappelé que la S. D. N. devait approuver le projet, M. Laval ajouta qu'ayant rédigé le projet avec le secrétaire d'Etat britannique, on ne pouvait pas dire qu'il ait compromis les relations de la France avec l'Angleterre.

La question de savoir si la France suivra l'Angleterre dans les sanctions de pétrole ne se pose pas. L'application dépend d'un Etat non membre, les Etats-Unis. Or, le congrès envisagera la question seulement en janvier. Il explique que devant un problème si grave on devra prendre des précautions.

« Dans ce cas, dit-il, un vote du Parlement est nécessaire pour décréter la mobilisation totale ou partielle. »

Les entretiens des états-majors

Au sujet de la coopération franco-britannique, M. Laval explique que le 10 octobre, l'Angleterre remit un mémorandum sur la nécessité des conversations des états-majors, les conversations de deux marines s'engagèrent au 30 octobre et se poursuivirent en novembre et en décembre. Le 9 novembre, elles s'étendirent sur les domaines terrestre et aérien. L'Italie fut informée de ces entretiens.

« Je laissai, dit-il, carte blanche à l'Italie. »

L'orateur rappelle les morts italiens de la grande guerre auxquels il rend un hommage ému. Et il ajoute :

« Je n'oppose pas bien entendu les morts italiens aux morts anglais. »

Plus loin encore, parlant des accords de Rome, il précise : « Je suis trop attaché à la paix pour ne pas la souhaiter universelle. Au moment où je signais avec l'Italie un traité, destiné à consolider la paix européenne, je ne pouvais admettre je ne sais quelle aventure africaine. »

L'accord franco-italien du 7 janvier 1935 consistait en un désistement économique analogue à l'accord anglo-italien de

1925. Les accords de Rome n'étaient pas un encouragement à la guerre. Le 19 juillet, M. Mussolini fut informé que la France n'entendait pas renoncer à ses amitiés et à ses alliances.

L'Allemagne et l'U.R.S.S.

Ensuite, M. Laval précisa la position de la France à l'égard de l'Allemagne et de l'U. R. S. S. : « Aussi longtemps, dit-il, qu'il n'y aura pas de rapprochement franco-allemand, il n'y a pas une garantie effective pour la paix en Europe. Toutefois, je ne conçois pas un accord séparé que dans l'organisation de la sécurité collective. »

Il rappelle qu'au cours de ses conversations avec Sir Hoare, il lui arriva de dire que si la tentative de conciliation réussissait, ils rechercheraient à faire rentrer l'Allemagne dans la S. D. N. Il dément vigoureusement que la France aurait pu troquer la sécurité contre la liberté laissée à l'Allemagne ailleurs.

M. François Poncet était chargé d'expliquer à M. Hitler combien M. Laval regrette que le Reich refuse de participer à l'organisation de la sécurité à l'Est. Au sujet du pacte franco-soviétique, M. Laval déclare qu'il ne saurait être considéré comme une alliance militaire, mais que la précaution était nécessaire et qu'en aucun cas ce pacte ne devait contredire le pacte de Locarno.

M. Laval pose la question de confiance contre la priorité et l'ordre du jour radical-socialiste hostile.

Le vote que vous allez émettre est grave. Ce qui est en jeu c'est l'orientation future de la politique extérieure française.

Le vote

M. Bouisson, annonça que M. Cot demandait la priorité pour la motion de

L'opinion de la presse parisienne

Paris, 29 (Par Radio). — M. Laval l'a emporté... En général, le président du conseil jouit d'une fort bonne presse.

« A la vérité, dit M. Sabatier, dans le « Journal », M. Pierre Laval a surpris ses amis autant que ses adversaires. Il a démontré hier que s'il parlait peu ce n'était pas parce qu'il était incapable de parler les tribunes. Il a dit un peu de ce qu'il cachait, et cela a suffi à lui rallier les hésitants effrayés par tout ce que l'on faisait planer de mystérieux sur son action et sur ses intentions. »

« Tout compte fait, dit M. Le Brix, dans « L'Ami du Peuple », M. Laval doit son succès à son accent venu du coeur plus qu'à ce qu'il a dit. »

M. Charles Morice, dans le « Petit Parisien », voit dans le discours de M. Laval, « le plus important de sa carrière politique ». Il a démontré que l'hostilité contre le gouvernement reposait sur des suppositions qui ne correspondaient pas à la réalité. Le pays, le Parlement, en cette fin d'année, voulaient savoir. Ils ont été renseignés et ne pouvaient l'être avec plus de précision, plus de clarté, plus de sang-froid, ni plus d'habileté. »

« M. Laval, constate M. Vonoven, dans le « Figaro », s'est défendu sans vantardise avec une franchise poussée jusqu'à l'extrême limite. L'opposition, dit le journal, ne visait pas à renverser tout de suite le gouvernement. Ses adversaires auraient été satisfaits de lui couper les jarrets, après l'avoir ligoté. Il lui concédait une majorité ridicule. La montée des chiffres démontre que la victoire a volé à son secours. Le vote a réparé le tort que nous avons causé le débat. »

Dans « Le Jour », M. Bailly se félicite de ce que M. Laval sort de l'épreuve avec un prestige accru.

M. De Kerillis, dans « L'Echo de Paris », se demande ce qu'aurait été le désarroi de l'opposition au cas où elle aurait remporté la victoire. « Ces Messieurs du Front Populaire, écrit-il, auraient-ils été disposés à mobiliser de main le premier soldat et le premier avion ? La politique de M. Laval est celle que la France désire : Amie de l'Angleterre, mais amie aussi de l'Italie ; liée à un système international, mais non enchaînée ni captive. »

Le « Petit Journal » rappelle que M. Paul Reynaud avait défini le débat d'hier, « le plus grand débat qui se soit engagé au Parlement depuis la paix », et le journal y ajoute que le discours de

méfiante radicale-socialiste. Le scrutin donna 296 voix contre la priorité, contre 276, soit une majorité de 20 voix.

Puis on passa au vote de la motion de M. Chappelaine et la Chambre, par 304 voix contre 261, accorda sa confiance au gouvernement.

Environ 90 députés radicaux-socialistes se sont prononcés contre le gouvernement Laval. Une trentaine environ ont voté pour lui et une autre trentaine se sont abstenus.

A l'issue du débat, le député Deplat, au nom de certains de ses collègues radicaux-socialistes, communique la note disant notamment que les députés radicaux-socialistes qui votèrent pour le gouvernement, estimèrent que le vote du budget et celui des textes sur les ligues leur commandait de ne pas ouvrir une crise ministérielle avant la séparation des Chambres. Il leur apparut, outre que, en ce faisant, ils restaient fidèles à la politique traditionnelle de leur parti en présence des déclarations gouvernementales favorables au pacte de la S. D. N. et au rapprochement des peuples pour la paix par la sécurité collective.

On tient toujours compte de l'éventualité de la démission des ministres radicaux-socialistes. On présume qu'après la rentrée du Parlement, M. Laval se butera à une opposition consolidée.

La séance de nuit

La Chambre décida de se réunir de nouveau à 21 heures pour discuter en deuxième lecture les projets de loi sur les ligues, le port d'armes et les délits de presse.

Paris, 28 (Par Radio). — La Chambre, au cours de sa séance de nuit, a voté, par 303 voix contre 104, la dissolution des Ligues. Elle se réunira à nouveau lundi matin, à 9 h. 30.

M. Laval fut le plus grand discours qui ait été prononcé depuis la disparition de M. Briand. Quant à la majorité obtenue par le cabinet, le « Petit Journal » constate qu'il arriva à M. Briand d'obtenir une fois 3 voix de majorité et il disait qu'il y en avait la 2 de trop. Le cabinet Combes, qui fut un des gouvernements les plus longs du régime, eut souvent des majorités de moins de dix voix. « La valeur d'une majorité réside moins dans son étendue que dans sa cohésion. La majorité actuelle de M. Laval est le résultat d'une longue série d'assauts. Ce qu'elle n'a pas en quantité, elle le gagne en dynamisme. »

« L'Ordre » voit dans le fait que l'ordre du jour de confiance a été voté par 40 voix de majorité, alors que la priorité demandée pour l'ordre du jour Cot-Delbos, avait été repoussé par seulement 20 voix, une preuve du trouble de la Chambre.

Les journaux de gauche vitupèrent. Ils prennent violemment à partie les radicaux-socialistes qui, estiment-ils, ont fait « défection ». « Je ne suis pas découragé, confesse M. Blum. Je ressens quelque chose qui ressemble à de la honte. La Chambre « tenait » M. Laval. Le leader affirme que le renversement du cabinet aurait apporté un soulagement à tous les amis de la paix en Europe. Il dit aussi que M. Laval n'a pas « persuadé » sa majorité, mais l'a « recrutée » tête à tête. »

L'armée soviétique

Moscou, 28. — Suivant les statistiques officielles, le gouvernement soviétique compte actuellement 940.000 soldats sous les armes et il pourrait mobiliser, en cas de guerre, 10 millions d'hommes complètement équipés et armés.

Le « mouvement stakhanoviste »

Moscou, 29 A. A. — Tous les journaux reproduisent une résolution du comité central du parti communiste proposant l'application des méthodes de travail du « mouvement Stakhanoviste » dans toute l'industrie soviétique et ordonnant des mesures pratiques pour garantir leur application.

Saine et sauve...

Londres, 29 A. A. — L'aviatrice Jean Batten tomba à Mithurst. Elle ne fut pas blessée.

La situation militaire

Comment les communiqués éthiopiens dénaturent les faits

La station de l'E. I. A. R. à radiodiffusé, hier, le communiqué officiel suivant (No. 82), transmis par le ministère de la presse et de la propagande :

Le maréchal Badoglio télégraphie : Une de nos colonnes de reconnaissance a soutenu une série de petits engagements avec des groupes ennemis, au sud-ouest du col d'Afgaga. L'aviation a bombardé les noyaux ennemis dans la région du Tacazzè et à l'Amba Alagi.

Au cours du combat d'Abbi Addi, le 22 décembre, le bataillon érythréen No. 42, s'est particulièrement distingué.

Front du Nord

Entre les mains de qui est Abbi Addi ?

Un « communiqué » officiel éthiopien annonce, à grand bruit, la reprise d'Abbi Addi, dans le Tembien. Il s'agit d'un épisode de la journée du 22, amplifié à plaisir et transmis, suivant l'usage, avec 6 jours de retard. Nous avons publié dans notre numéro du 25 décembre, une relation de cette bataille où il était dit :

Les Abyssins abandonnèrent d'abord l'église d'Enda Mariam, puis, en proie à la panique, également le village d'Abbi Addi.

Présenter comme une acquisition définitive, une brève phase d'une action qui fut singulièrement animée, constitue un expédient d'un sérieux discutable.

La presse « Hearst » accuse l'Angleterre

Pourquoi n'abandonne-t-elle pas les Indes et l'Egypte ?

New-York, 28. (Par Radio). — Les journaux du groupe Hearst publient un éditorial où il est dit que l'Italie est en train d'acquiescer le respect du monde pour la franchise avec laquelle elle expose les motifs de son action. Elle démontre qu'elle se trouve en butte aux mêmes nécessités auxquelles les grandes puissances coloniales ont pourvu en colonisant les terres d'Afrique et d'Asie.

Par contre, l'Angleterre se montre « ridiculement insincère » (sic) quand elle se proclame la protectrice du droit et des petites nations. L'article en question rappelle un mot féroce de Bernard Shaw, disant que, chaque fois que l'Angleterre invoque un motif moral, c'est pour masquer une injustice. Si l'Angleterre veut démontrer sa sincérité, elle devrait commencer par évacuer les Indes et l'Egypte.

Les collaborateurs du Négus

Rome, 28. — Le Giornale d'Italia dénonce l'activité des Européens qui se font les auxiliaires des Ethiopiens dans la guerre contre un Etat européen.

Le journal cite notamment une dépêche contenue dans un des bulletins Reuter du 22 courant, où il est dit que les conseillers étrangers du Négus ont construit des réseaux de tranchées semblables à celles de la grande guerre. « Nous en prenons acte, dit le journal. L'Italie n'a pas seulement à combattre les hordes éthiopiennes, mais leurs alliés qui les encouragent à persévérer dans une agressivité ininterrompue depuis 50 ans. Les conditions de paix, quand le moment viendra d'en parler, devront tenir compte de ces concours étrangers si spontanément offerts. »

Un commentaire belge

Bruxelles, 28. — Le journal la Nation Belge, proteste avec véhémence contre la censure inexplicable qui a supprimé la partie des communiqués de l'Agence Stefani, concernant les mitrailleuses de marque belge, trouvées entre les mains des Abyssins, et déclare que le gouvernement a commis une grave erreur en levant l'embargo sur les armes destinées à l'Abyssinie. Le journal dit en terminant que c'est là un véritable scandale qui constitue un coup douloureux pour la dignité nationale et pour la réputation internationale de la Belgique.

La falsification de la politique de la S. D. N.

Rome, 28 A. A. — Du « D. N. B. » : Parlant des demandes adressées par

Front du Sud

Les « doucats » au combat

Gorraheï, 28. — Le 21 décembre, des guerriers éthiopiens ont attaqué les doucats italiens à Boukourale, poste d'observation se trouvant dans des buissons à 60 kilomètres de Dolo. Les doucats, sept en tout, montaient la garde. Les guerriers abyssins ont tenté de les surprendre en se divisant en deux groupes comprenant chacun trente hommes. Les doucats ont ouvert immédiatement le feu en se postant dans des abris spécialement construits.

L'attaque a duré trois heures, mais toutes les tentatives furent vaines et les Abyssins ont dû se retirer après avoir laissé sur le terrain six morts et des fusils. Les doucats n'ont éprouvé aucune perte.

L'organisation du territoire

Gorraheï, 28. — Dans le secteur de Gorraheï on procède activement à la construction de routes et de puits ; d'autre part, 2.000 ouvriers et 7.000 indigènes sont en train de construire un nouveau réseau de routes qui, du village Duca degli Abruzzi, atteindront Ferfer.

Les deux localités mentionnées ci-dessus sont en Somalie italienne, sur la rive orientale de Djibouti. Le village Duca degli Abruzzi est à une centaine de kilomètres au nord-est de Mogadiscio. Par contre, Ferfer est beaucoup plus au nord, à peu de kilomètres de l'ancienne frontière entre l'Ethiopie et la Somalie. La nouvelle route aura une importance stratégique considérable.

Un don symbolique

Messine, 28. — Deux autos-ambulances offertes par les ex-combattants italiens résidant à New-Jersey sont arrivées ici. Elles ont été dirigées sur l'Afrique Orientale par le vapeur « Timavo ».

La base navale anglaise de Haifa

Londres, 28. — Suivant l'« United Press », le port de Haifa serait équipé et armé par l'Angleterre, comme base navale permanente.

Ex-combattants français en Italie

Rome, 28. — Les ex-combattants français arrivés ce matin à Rome par deux trains spéciaux organisés par le journal néo « L'Eclair », sont plus de huit cents. Cet après-midi, ils vont rendre hommage au tombeau du Soldat Inconnu où ils déposeront des brassards aux couleurs franco-italiennes.

En Extrême-Orient

Les Japonais poursuivent leur œuvre de pénétration en Chine

Pékin, 28. — Le gouvernement du Hopei a décidé de transformer la police locale en une police spéciale pour la zone démilitarisée et de charger de l'administration des instructeurs japonais.

Le retour de M. Eden à Londres

Londres, 29 A. A. — M. Eden, qui passe actuellement quelques jours de vacances dans le Yorkshire, rentrera le premier janvier à Londres.

Une délégation permanente d'Australie à Londres

Londres, 29 A. A. — On mande de Canberra : L'Australie a l'intention de déléguer un représentant permanent au Foreign Office.

Réminiscences d'Istanbul d'antan

Par ALI NURI DILMEÇ

Une maison historique qui disparaît

L'ancien konak de feu Münif paşa

Premier siège du parti « Union et Progrès »

Après avoir découpé, hier, à cette place, la silhouette d'Ali Galip comme spécimen des microbes qui infestaient la vie sociale durant le règne d'Abdul-Hamid, je reviens à la catégorie de personnalités, qui formaient l'aristocratie intellectuelle de l'époque, et qui pouvaient être considérées comme les dignes amis de la maison.

Parmi eux se trouvaient des savants et des hommes politiques, tels le Boukharien Cheik Süleyman efendi, Hoca Tahsin efendi, Ebuzziya Tevfik bey, Sa-wa pacha, Turhan bey, Rustem pacha, Maruki Zade Cafer bey, et encore d'autres, dont je ne me souviens que trop vaguement pour les citer.

Nombreux étaient également les particuliers de toutes nuances, qui venaient assiéger la patience et la bonté de Münif pacha. Pour en offrir un échantillon, je choisis deux personnes qui, tout en étant typiques en elles-mêmes, fournirent, un jour, à Rustem pacha, l'occasion de raconter une anecdote amusante.

Schneider efendi

Il s'agit d'un certain Schneider efendi, qui jouissait d'une vague notoriété pour deux raisons qu'il ne cessait jamais de faire valoir.

D'abord, c'était dans sa maison à Yesilkoy, le San-Stefano d'alors, qu'avait été signé le fameux traité qui porte le nom de ce faubourg.

Ensuite, il se glorifiait d'être le frère de Mlle Schneider, presque aussi fameuse que le fameux traité, pour avoir été la créatrice de « La Belle Hélène », l'entraînante opérette d'Offenbach, autant que pour les hardieses érotiques, dont elle avait été la généreuse dispensatrice, plus particulièrement au profit de nombreuses têtes couronnées, pendant l'exposition universelle à Paris, en 1867.

Schneider efendi avait encore une autre sœur, celle qui fut épousée par M. Bianchi, dans le temps correspondant de la grande feuille bruxelloise, l'Indépendance Belge. Cette sœur cadette, qui l'accompagnait parfois dans ses visites chez le pacha, était ce qu'on appelle une toute jeune femme, qui s'obstinait à n'enregistrer que les années bissextiles.

Un jour qu'ils se trouvaient là, on annonça l'arrivée de Rustem pacha.

Quand ils furent partis, celui-ci demanda à Münif pacha :

— Qu'est-ce que c'est que ce Schneider efendi ?

— C'est le frère de la « Belle Hélène » répondit Münif pacha, en riant.

— Et la dame qui l'accompagnait ?

— C'est sa sœur cadette.

— Ah ! C'est la sœur de la « Belle Hélène » ! Elle doit tenir de race, celle-là aussi !

— Vous avez connu sa sœur ?

— Vaguement. C'est en entendant le nom de Schneider que je me suis ressouvenu d'elle. Mais celle me rappelle qu'elle fut la cause d'une plaisante histoire qui arriva au khédive Ismail pacha. Il faut que je vous raconte ça !

La diva, le marchand de canons et le Khédive amoureux

Voici l'anecdote que nous raconta Rustem pacha. J'ignore si elle est authentique, mais elle est assez piquante. Je garantis seulement la reproduction fidèle.

« — Quelque temps après son retour au Caire, Ismail pacha se plut à se remémorer de ses ébats folâtres avec la diva d'Offenbach. Alors, il fit appeler son secrétaire privé, et lui ordonna : « Télégraphiez à Schneider de venir immédiatement au Caire. » Le secrétaire s'éloigna et lança à... Schneider-Creusot une dépêche l'invitant, d'ordre de Son Altesse le khédive, à venir d'urgence au Caire. A la réception de ce télégramme, le vieux Schneider a dû estimer que, pour que le khédive se permit un tel ton autoritaire vis-à-vis du premier industriel de France, il s'agissait, sans doute, d'une très importante commande, à traiter confidentiellement. Il délégué donc son fils auprès du khédive. Quand le jeune homme se présenta au palais, on annonça à Ismail pacha : « Schneider vient d'arriver. » — « Qu'on l'amène d'abord au hamam », ordonna le khédive. Le secrétaire en resta perplexe, mais n'osa pas d'observation, sachant qu'Ismail pacha n'admettait pas qu'on discutât ses ordres. Il retourna donc auprès de M. Schneider, et s'acquitta ainsi de sa mission : « Son Altesse le khédive m'a chargé de vous souhaiter la bienvenue de sa part. Elle pense qu'avant de vous recevoir, vous pourriez avoir besoin de vous restaurer des fatigues du voyage, et Elle m'a ordonné de me mettre à votre disposition pour vous accompagner au hamam. » — « Mais, voyons, donc ! éclata le jeune Schneider. Comment Son Altesse peut-Elle penser que je me sois permis de me faire annoncer dans un état malpropre ?... Veuillez lui dire que j'ai déjà pris mon bain ce matin, et que, pour aujourd'hui en tout cas, je n'ai nullement envie de renouveler la procédure. Si Son Altesse ne veut pas me recevoir comme je suis, je préfère m'en retourner, sans briguer l'honneur de le voir. » Naturellement, aussitôt qu'Ismail pacha se fut rendu compte de la situation, il s'empressa de recevoir, M. Schneider avec toutes les ménagements que comportait le cas.

Comme il ne pouvait pas lui expliquer qu'il s'agissait d'une confu-

sion et, encore moins, lui en avouer la cause, il se vit obligé de faire bonne mine à mauvais jeu. Il passa une grosse commande à Creusot ! Voilà ce que coûta à l'Egypte cette gaffe abracadabrante. Mais peut-être l'autre Schneider, celle vêtue de la feuille de vigne d'Offenbach, lui aurait-elle coûté autant !... Pauvres fellahs ! »

Un édifice historique

Ces quelques esquisses suffisent pour caractériser la vie et les personnages d'il y a plus d'un demi-siècle, en ce qui se rapporte à l'ancien konak de Münif pacha, l'unique contre libéral de l'époque. Cette maison de la rue Şeref, à Nuruosmaniye, d'où Münif pacha déménagea dans la suite, pour s'installer dans le quartier de Süleymaniye, fut affectée à l'usage du comité Union et Progrès, immédiatement après la révolution de juillet 1908.

C'est là que le Comité établit son siège central, et ce fut de ce quartier général de la première révolution que partirent les directives pour le nouveau gouvernement.

Ces dernières années, la maison a été occupée par l'imprimerie de M. Velid, le digne fils de feu Ebuzziya Tevfik bey, qui y continue l'oeuvre de son père. Il dirige avec tant de brio, son journal, le Zaman.

N'est-ce pas un curieux jeu du sort, qui a permis au fils de jouir librement des privilèges rêvés par son père, et cela dans la même maison où le grand ba-tailleur que fut Ebuzziya Tevfik venait si souvent sonner l'alarme chez son ami Münif pacha à propos des continuelles chicanes d'Abdul-Hamid ?

N'y aurait-il pas moyen de sauver de la pioche des démolisseurs cet édifice, qui abrite tant de souvenirs historiques se rattachant à la lutte pour secouer le joug de l'oppression séculaire qui pesait sur le peuple turc à point de la vouer à sa perte ?

Ali Nuri Dilmeç.

Les articles de fond de l'«Ulus»

La leçon d'Ankara

Le 27 décembre 1919, vers midi, Atatürk a fait son entrée à Ankara, par Kizilyokos, du côté de Dikmen. Depuis qu'il avait démissionné de l'armée impériale, il n'avait d'autre qualité que celle de compatriote. L'empire avait voulu le tuer, pour le punir d'aspirer à sauver le pays. Ce n'était que le 1er octobre 1922 qu'on allait comprendre qui, aux yeux de la nation, était véritablement condamné à mort. Pour le peuple, le nom de Mustafa Kemal était un drapeau qui n'avait jamais été abattu.

Concentrant toutes vos forces intellectuelles et morales, retournez à Ankara, le 27 décembre 1919, dans l'après-midi. Istanbul sera occupée 71 jours plus tard ; trois mois encore nous séparant de la convocation de la Grande Assemblée Nationale ; plus d'un an s'écoulera avant que soit remportée la première victoire d'Inonü. La bataille rangée du Sakarya commença en août 1921. Les révoltes, les déprédations des bandes armées par le palais s'étendront jusqu'aux abords d'Ankara ; on y entendra encore l'écho des coups de canon de l'ennemi. L'ennemi, se cachant sous un masque de Judas, s'introduira à la station jusque dans la chambre à coucher de Mustafa Kemal. La victoire, à laquelle on ne croira pas jusqu'à ce qu'elle soit remportée, sera jalouse ensuite. Lui, en allant aux lignes du feu pour sauver la patrie, trouvera ceux qui baisseront avec joie ses mains comme celles de leur Sauveur.

Cette Ankara qui nous apparaît aujourd'hui au milieu des constructions en béton et en pierre, inondée de lumière électrique et à l'ombre des acacias ; dont nous traversons les chaussées asphaltées, depuis 1919, depuis qu'il a mis le pied, a connu tout ce que l'on appelle la vie, la véritable vie, avec ses amertumes et ses joies, et toutes ses expériences. De tout cela, elle a retiré une leçon : la foi en Atatürk et son oeuvre ! Ne pas s'écarter d'Atatürk et de son oeuvre ! Ceci ce n'est pas seulement l'histoire de la libération de la Turquie : son sort dans l'avenir le plus lointain est contenu dans cette leçon.

F. R. Atay

Mesdames, Avant de faire votre choix, visitez la Maison de Bonneterie

DAVID MOTOLA

en face du Ciné Alhambra où vous trouverez un grand assortiment en Chemises, Pyjamas, Robes de Chambre, Cravates etc., etc. Prix spéciaux à l'occasion des fêtes

LA VIE LOCALE

LE VILAYET

La pépinière de Büyükdere

On a commencé à distribuer à la pépinière de Büyükdere des plants d'arbres fruitiers moyennant 20, 25 et 30 piastres, suivant le cas. Jusqu'ici, on devait, pour en recevoir, adresser une requête. Cette formalité a été supprimée de même qu'on ne distribue plus les plants gratuitement.

Les biens domaniaux à Istanbul

Jusqu'ici, on ne connaissait pas la quantité et la valeur des biens domaniaux se trouvant à Istanbul. Il y a trois ans, le Ministère des Finances avait demandé des renseignements à cet égard. Faute d'employés en nombre suffisant, ils n'avaient pas pu lui être fournis. Mais depuis lors, le travail de dénombrement a avancé et dans un mois on saura à quoi s'en tenir à ce propos. On évalue à 30.000 le nombre des biens appartenant à l'Etat, dont les 1.000 sont des immeubles occupés par des départements officiels.

Le Ministère des Finances désire vendre tous ces biens, mais malgré les facilités de paiements consenties, il n'y a pas beaucoup d'acquéreurs.

L'ENSEIGNEMENT

Dom Temistocle La Leta

Notre confrère Le Levant, d'Izmir, nous apporte une nouvelle que nos lecteurs accueilleront, sans doute, avec autant de plaisir nous-mêmes. Dom Temistocle La Leta, directeur de l'école italienne des garçons d'Alsancak (Izmir) qui était déjà chevalier, vient d'être promu officier dans l'Ordre de la Couronne d'Italie. Avant d'être transféré à Izmir, Dom La Leta avait longtemps dirigé avec un tact et une compétence rares l'école des R. R. P. P. Salésiens de Şişli, l'Institut G. B. Giustiniani, et il s'était acquis dans tous les milieux de notre ville de profondes et sincères sympathies. La distinction aussi haute que méritée dont il vient d'être l'objet, après 16 ans d'inlassable activité en Turquie, suscitera, à n'en pas douter, une satisfaction générale.

Les professeurs suppléants dans les écoles

A partir du 2 janvier 1936, commencent les examens des candidats qui aspirent à devenir professeurs suppléants dans les écoles professionnelles.

L'Ecole normale

La bâtisse de l'école normale le long de l'avenue Süleymaniye, est située sur un monticule dont le flanc est consolidé par un mur dans sa partie attenante à la mosquée.

A la suite des récentes pluies, ce mur avait présenté des crevasses ; il vient d'être entouré d'un grillage en fer, en attendant qu'une commission technique examine s'il y a danger d'éroulement.

BIENFAISANCE

Pour créer des ressources en faveur du Croissant Rouge

La Société du Croissant Rouge fournit des repas chauds à 2.000 élèves pauvres ainsi que des vêtements à 1.000 au vres. Mais, pour pouvoir satisfaire à tous les besoins, il faut des revenus qu'une commission est chargée de rechercher. Il est question de prier les médecins de se procurer auprès de la Société le papier qu'ils emploient pour leurs ordonnances et de percevoir également 10 paras par tête de bétail abattu.

MICHNE TORAH, Société de Bienfaisance (Nourriture et Habillement)

Il nous revient que la Michné Torah, à l'instar des années précédentes, organisera à l'occasion du 36ème anniversaire de sa fondation, une grande fête à la « Casa d'Italia », le dimanche 9 février 1936.

Le comité organisateur déploie tous

ses efforts en vue de donner à cette fête le plus grand éclat.

Qu'on se le dise.

LA PRESSE

A propos de l'Exposition de photos à Ankara

Nous rappelons que la direction de la presse avait décidé d'organiser à Ankara, du 25 février au 5 mars, une exposition de photos, sous le nom de « La Turquie, pays d'Histoire, de beauté et de travail », et que tous les amateurs turcs et étrangers, sont autorisés à y participer.

A ce propos, on communique les indications suivantes :

- 1. — Les photos doivent parvenir au plus tard le 10 février à la direction générale de la presse à Ankara.
2. — Chaque participant ne peut envoyer plus de 10 photos.
3. — Les photos doivent être collées sur carton et leurs dimensions seront de 18x24 au minimum et de 40x50 au maximum.
4. — Chaque photo doit porter au dos le nom et l'adresse de l'expéditeur et au recto, la signature de l'amateur.
5. — On doit prendre soin de l'emballage pour éviter que les envois soient détériorés ou chiffonnés en route.
6. — Un mois après la clôture de l'exposition, les photos seront retournées à leurs propriétaires, aux frais de ces derniers.
7. — Un jury décidera si les envois pourront être exposés.
8. — Un diplôme d'honneur sera décerné aux trois premiers gagnants.

LES CONFERENCES

L'«Arkadaşlık Yurdu»

Le comité de l'«Arkadaşlık Yurdu» a l'honneur d'inviter cordialement les membres et leurs familles à la conférence qui sera donnée, dans son local, aujourd'hui, dimanche, à 17 heures précises par M. Ibrahim Safer, professeur de physique au lycée de Galatasaray, qui traitera le sujet suivant :

Les gaz toxiques

La conférence sera suivie du thé-dansant habituel.

Pour les inscriptions, s'adresser au secrétaire tous les soirs de 19 à 21 heures.

L'or en Amérique...

Washington, 28. — La réserve d'or des Etats-Unis a atteint environ 10 milliards de dollars. Durant les premiers mois, l'afflux de l'or provenant en grande partie de la France, a atteint 766 millions de dollars.

... et en France

Paris, 28. — Le bilan de la Banque de France enregistre le retour de 386 millions d'or ; la circulation fiduciaire a diminué de 440 millions.

Les armements aériens et navals des Etats-Unis

New-York, 28. — Le «Congressman» Wilcox, déclara qu'il demandera au congrès la construction d'un quartier général pour aéroplanes, capable de contenir 980 appareils. Il va demander aussi la construction de deux nouvelles bases navales. Le dépense se montera à 75 millions de dollars.

Dans le monde des étoiles

New-York, 28. — John Barrymore épousera une jeune fille appelée Eloine Barrée, qui aspire à devenir étoile de cinéma. Le mariage aura lieu aussitôt que Barrymore aura obtenu son divorce d'avec Dolores Costello.

Quelques lignes... Quelques villes

Par GENTILLE ARDITTY

Il pleut encore. Il pleut toujours. Le ciel voilé de gris porte éternellement le deuil du soleil. La nature répand son pleur mélancolique et doux sur la terre. Quelle sombre désespérance règne ! On étouffe sous le poids des nuages trop lourds. Les larmes de la pluie tombent une à une sur le coeur douloureux et oppressé. L'oeil, fatigué de contempler de longues files de bâtisses jumelles, noires et sans beauté, cherche en vain le clair sourire d'une frondaison. L'immensité des parcs fait ressortir davantage leur indigence en verdure, et la nudité des quelques arbres rabougris qui y sont plantés, exposant à l'âpre bise leur misérable calvitie. La fleur, ce don bienfaisant du soleil, fuit les pelouses désolées.

Un bon vivant

Quel contraste entre la tristesse de l'ambiance et la gaieté du peuple ! Car le Bruxellois est homme d'humeur joyeuse. Un bon rire franc, réjoui et gaillard relève toujours les coins de sa bouche, éclairant son regard malicieux et colorant plus vivement son teint rubicond. D'une affabilité extrême, il saisit avec empressement la moindre occasion pour rendre service à l'étranger désemparé. Il aime la bonne chère : les rôtis dorés comme l'ambre qu'on sert accompagnés d'une compote de mirabelles sucrées ; les jambons roses veinés de blanc gras ; les tartes aux fruits divers, diaprées comme l'arc-en-ciel, et par dessus tout la bière blonde, dispensatrice d'énergie et d'allégresse. Que de paradoxes de par le monde ! En Orient, où l'astre rayonnant ne fait presque jamais défaut, où les fleurs foisonnent dans une apothéose de couleurs, où le clair de lune est plus splendide, plus argenté que partout ailleurs, les êtres sont enclins à la tristesse, au fatalisme, à la non-résistance aux coups du sort et pourtant tout devrait les inciter à la joie. Dans le Nord, par contre, où la lumière est si parcimonieuse et la pluie tellement prodigue, les gens sont exubérants et vivaces. Il est des choses inexplicables ! Sur les grands boulevards de la métropole belge, l'agitation est perpétuelle. Trams, autos et piétons se disputent le royaume de la chaussée. Les trottoirs sont bordés de cafés-brasseries sur tout leur parcours. Il n'y a pour ainsi dire pas de solution de continuité dans cette longue file d'établissements de plaisir. Bruxelles est la « ville aux cent mille brasseries ». De quelle ingéniosité ne font pas preuve décorateurs et assembleurs pour varier à l'infini le mode d'ameublement et la présentation des locaux !

Bruxelles, la nuit

Ici, de moelleux fauteuils de velours ouvrent tout grands leurs bras potelés. Là, des bancs de cuir donnent lieu parfois à des amitiés de hasard et souvent à des amitiés durables. Plus loin encore, les tables sont représentées par des fûts de bois clair, cerclés d'écarlate. (La vue seule des tonneaux excite la soif !) La nuit, Bruxelles déploie, pour séduire, tous ses artifices. Des cascades de lumière diversement colorées remplacent les étoiles du firmament qui ont fait faux-bond. Dans cet énorme shaker qui est la place de Brouckère, les sonorités des orchestres, haut-parleurs et klaxons s'amalgament en un cocktail pétillant. A quelques centaines de mètres de distance, devant le Théâtre de la Monnaie, la fébrilité ne connaît plus de bornes. Un opéra célèbre sera sans doute chanté ce soir, par des vedettes universellement connues. La salle est d'une magnificence royale. Les ors du plafond, le cramoisi des velours, les cristaux des lustres composent un tableau fastueux.

A tout ce que je viens de décrire manque seulement ce cachet original, individuel, qui permet aux choses de s'implanter pour toujours dans la mémoire. Quand on quitte Bruxelles, on emporte avec soi des visions très nettes des monuments marquants de la ville ; puis, ces visions vont en s'affaiblissant, en se brouillant jusqu'à finir par s'effacer. Mais un souvenir demeure profondément imprimé au plus profond de votre être, celui de la Place qui révèle l'essence même de l'art flamand parvenu à son apogée : j'ai nommé la Grand-Place. Figure impérieuse que les atteintes du temps rendent plus touchantes et les rides plus belles.

La Grand-Place

Elle a su sauvegarder tout son pittoresque médiéval. Aucune restauration fâcheuse n'est venue abîmer son précieux collier de maisons gothiques. On n'ose croire, en trébuchant sur le pavé

inégal, que tant de siècles se soient écoulés depuis que furent bâtis ces adorables édifices. On retourne à une seule traite dans le passé et il suffirait d'une paire de chaussures à la polonoise, d'un hennir arrogant ou d'un pourpoint bordé d'hermine pour que tout soit recréé, et que l'on oublie l'époque des bolides en furie. En ce qui me touche, lorsque je contemplai pour la première fois la Grand-Place, quelques minutes après avoir fait connaissance avec cette chaude air en ébullition qu'est le boulevard Anspach, j'eus la même sensation qu'en recevant une douche écossaise. La transition entre le vingtième siècle et le Moyen-Age était aussi violente que celle du chaud au froid.

Je vis un large espace rectangulaire, grisâtre... Mais non, tout d'abord je ne vis que le beffroi de l'Hôtel de Ville. Sa flèche hautaine et sublime qui menace la nue, sa teinte d'un blanc indécis de ce coquillage, son ornementation, délicate, ajourée, fleuronnée, le classent parmi les suprêmes chefs-d'oeuvre de l'art gothique. Il a 96 mètres de haut. Assés large à la base, il s'effile à mesure qu'il s'élève, comme désireux de s'alléger pour une ascension céleste. Des tourelles coniques, bagueuses d'anneaux de pierre le hérissent, laissant à peine entrevoir le gîte des cloches. Et, planant au-dessus de cette blanche filigrane qui ressemble de loin à une pyramide de cierges inégaux, un Saint-Michel doré flamboie triomphalement dans une vaporeuse niche de nuages. En face, la Maison du Roi, appelée aussi Halle au pain, éblouit le regard par un amoncellement de colonnes, de pignons, de frises et d'arcs orfèvres avec un goût divin. Des flots de dorures ruissellent de partout, jetant leur douce lueur sur le sol de la Grand-Place, moutonneux et ondulé comme un fragment d'Atlantique. Les boutiques égaillées ça et là, à l'ombre des Maisons des Corporations, ne détonent nullement dans ce cadre où revit tout le quinzième siècle. Des oisiers y vendent des lots de petites masses plumées venues des lointaines îles exotiques. Frixieux, la tête blottie sous l'aile satinée, les volatiles palpitants prennent l'apparence de gemmes rares et étincellantes. Quels coloris nuancés ! Que de rouges phosphorescents d'escarboucle, de bleus laiteux d'agate, de verts lustrés d'émeraude ! Le gazouillement cristallin qui trace sur la portée aérienne les notes fugaces d'une monodie est plus rare que le chant d'une harpe éolienne. Tandis qu'un brocanteur, sur le pas de sa porte, soupèse avec amour un missel relié d'ivoire jauni, les commères du Marché-aux-fleurs qui se tient tous les jours sur la Grand-Place, jasant, pleines de volubilité. On les dirait échappées d'un tableau de Jordaens. Le verbe rabelaisien et la trogne enluminée, elles s'étaient grassement sous de larges ombrelles de toile bise, vantant à gosier déchaîné la fraîcheur de la marguerite et du bleuets.

Hôtel M. Tokatlyan BEYOGLU Mardi 31 Décembre 1935 REVEILLON DU NOUVEL AN Souper à partir de 22 h. COTILLON - SURPRISES Prière de retenir les tables d'avance

Pour guérir les rhumatismes

New-York, 28. — Le journal de l'Association de médecine affirme qu'on essaya des piqûres contre les rhumatismes avec de magnifiques résultats.

Une explosion à San-Francesco

San Francisco, 28. — Un éboulement s'étant produit dans la montagne qui surplombe la ville, les réservoirs à gaz qui s'y trouvaient ont explosé. Le collège féminin des jeunes filles, que l'on considère comme un chef-d'oeuvre d'architecture a été endommagé.

Nous prions nos correspondants éventuels de s'inscrire que sur un seul côté de la feuille.



— Les organisations touristiques d'Europe... ont demandé des renseignements sur le nombre... de nos bars, dancings et lieux d'amusement. — Envoyez-leur une liste de nos fabriques et de nos banques — Le travail n'est-il pas la plus grande joie de la Turquie Nouvelle ? (Dessin de Cemal Nadir Güler à l'«Akşam».)

CONTE DU BEYOĞLU

LA CURE

Par Pierre THIBAUT.

Visiblement excédé par cette inquiétude maternelle, qu'à son avis rien ne justifiait, le médecin se retourna une dernière fois vers Mme Véron avant de s'en aller dans l'escalier.

— Je vous répète, chère madame, que vous n'avez aucune raison de vous alarmer. Votre fils n'est pas...

— Mon Dieu !

— Bon. Je ne prononcerai pas le mot. Vous avez peur des mots, il semble que vous en voyiez de maléfiques. C'est enfantin ! Georges a vingt ans. Il est en état de déficience, soit. Il offre un excellent terrain pour la germination de mauvaises semences, d'accord. Mais si nous modifions le terrain, si nous le mettons en état d'énergie défensive, tout danger sera écarté. Quittez Paris pendant six mois, filez en Provence, à flanc de montagne — 600, 800 mètres d'altitude — et que votre grand gamin suive scrupuleusement mes prescriptions. Elles ne sont pas draconiennes. Qu'il respire, qu'il mange, qu'il dorme, qu'il soit gai. Au revoir, chère madame. Je vous donne rendez-vous au mois d'octobre prochain.

— Au revoir, docteur, et encore merci.

Quinze jours plus tard, des amis de Draguignan s'étant activement mis en campagne pour trouver le gîte rêvé, Mme Véron et Georges s'installaient dans un ancien moulin, sur une pente du Haut-Var.

Le moulin était une bâtisse carrée, trapue, où persistait, tenace, l'odeur des années mortes. Dans l'immense cheminée de la cuisine flambaient à merveille les brindilles crépitantes de romarin, les branches de chênes, les bûches de sapin pour cuire, avec une pointe d'ail, les pommes d'amour.

Georges exultait de se trouver, à dix heures de Paris, devant ce décor insoupçonné, entre ces murs chargés d'ans, qui semblaient raconter, comme un livre ancien, des histoires des temps révolus.

Plusieurs fois par semaine, le jeune homme descendait au village. Il se plaisait à errer dans l'ombre silencieuse des ruelles étroites, si étroites qu'en marchant au milieu et en étendant les bras, ses mains touchaient, à gauche et à droite, les façades difformes, ventrues des maisons grises, qui avaient l'air de gonfler leurs panses pour arriver à se joindre — peut-être pour se murmurer des confidences.

Ces jours-là, Georges prenait un apéritif anodin à la terrasse du « Café du Cours », sur la grande place, qu'ombrageaient les plantes, lieu géométrique des rencontres, centre des papotages. Ainsi, il fit, au hasard d'un voisinage de tables et de quelques propos échangés, la connaissance de Mireille et du cousin de Mireille, un drôle de petit bonhomme maigrillot, blême, à la chevelure brune indisciplinée avec d'étranges yeux fureteurs, curieux, ardents, des yeux affamés.

Cet espèce de gnome inquiet et fiévreux s'appelait Orso Battestini : un Corse authentique. Il savait d'ailleurs dépendre avec une gloquence passionnée les beautés de son pays, les neiges de Vizzavona, les rochers rous du Golfe de Porto, la majesté terrifiante de la Scala di Santa Regina. Mais il avait une vilaine âme haineuse de malheureux condamné par la phthisie et rongé d'un amour sans espoir pour Mireille...

Mireille ! Georges eut tout de suite le désir violent de la connaître mieux, de goûter à ce fruit splendide, à cette grenade insolitement tentante.

Car elle était mieux que jolie, Mireille. Elle avait un visage étroit et mat de Madame de vitrail qu'éclairaient des yeux sombres, creux, excessifs de profondeur, sous des sourcils épais, mais nettement arqués, des yeux en embuscade qu'on n'arrivait pas à capter ainsi qu'on le peut généralement avec des yeux clairs qui dansent, chavirent, s'abandonnent et viennent, enfin, tomber, vaincus, dans les rêts d'un regard dominateur qu'on a savamment tendus.

Et puis, elle avait sa bouche — un baiser perpétuellement offert. Charnues, incarnates, sans le mensonge d'un fard, les lèvres de Mireille semblaient toujours dire : « Qu'est-ce que tu attends ? »

On alla cueillir ensemble des fleurs sauvages et les herbes odoriférantes qui, là-bas, bordent tous les sentiers. Prétexant classique aux lents cheminement côte à côte et à l'échange des pensées qu'on n'a pas besoin de crier par-dessus les toits.

Elle était coquette. Lui n'osait pas encore être audacieux. Il tâchait seulement à se faire valoir et à expliquer son séjour dans le Midi, à son âge, hors de la période normale des vacances. La fable qu'il contait n'avait rien d'inaacceptable : futur avocat, il était venu se reposer après une éreintant effort à la Faculté, et s'il ne se trouvait point sous l'uniforme, c'est parce qu'on accorde des sursis aux étudiants.

Elle écoutait. Elle le croyait, car elle ne souhaitait que le croire. Il ne lui déplaisait point, ce gentil garçon de Paris, attentionné, câlin, qui, avec un accent nouveau où les mots fléchissaient en mineur au lieu de sonner fort, lui promettait doucement un avenir conforme aux images légendaires : le page énamouré, viole d'amour aux doigts, quant en des vers d'un libertinage voilé la récompense à ses longues contemplations muettes.

Les jours coulaient ainsi, tissant en-

tre eux, d'un fil de plus en plus solide, la trame d'une tendresse définitive.

Georges s'épanouissait. C'était une véritable résurrection.

Mme Véron, affranchie de son angoissant souci, bénissait le ciel de Provence, remerciait Dieu et envoyait au médecin sauveur des cartes-postales de gratitude où les Georges de Verdon creusaient d'impressionnants canons d'ombres violettes.

Orso Battestini continuait de fréquenter régulièrement le « Café du Cours ».

Georges s'y montrait de moins en moins. Pourquoi y fût-il allé, puisqu'il voyait Mireille, chaque après-midi, soit dans les vignes, soit dans les pinèdes, et que ces rencontres apaisaient toute sa fringale d'amour et le comblaient d'un vantage pour attendre le lendemain ?

Un soir que la jeune fille vint prendre un quinquina au « Café du Cours », le cousin Orso, qui n'avait jamais eu un aussi méchant regard que ce soir-là, lui saisit violemment le poignet et lui plantant les yeux dans les yeux lui jeta, dents serrées, avec cet accent dur des hommes du maquis quand ils jurent la vendetta :

— Ton « coquin », ton beau Georges, il est f... comme moi. Je me suis renseigné. Il n'en a pas pour longtemps !

Deux jours, trois jours se passèrent sans que Georges pût arriver à joindre Mireille. Il vivait au moulin comme un fou, ne mangeant guère et dormant mal, mais il ne voulait rien avouer à sa mère, qui ne comprenait pas cette subite transformation.

— Regarde, Georges, ce splendide coucher de soleil.

— Ça m'est égal.

— Mais... c'est très joli.

— Rien n'est joli !

Le quatrième jour, Georges, revenant accablé d'une exploration vaine, marchait lourdement à travers champs, les poings serrés, insultant d'invectives violentes et crues l'impassible nature.

Son propriétaire, un vieux moustachu à figure de « Palikares », le croisa sur le chemin — un adorable chemin où les grappes noires des mûres tentaient les gourmands — et lui dit, jovial :

— Ah bé ! monsieur Geroges, vous êtes gai, ce tantôt !

— Hé ! père Michel ! Lou Souli mi fa canta, répondit, en riant, très haut le pauvre amoureux, effondré.

Il entra au moulin, le souffle court, le cœur cognant dur et au ralenti.

— Ça ne va pas mon chéri ? dit Mme Véron.

— Faisons nos valises, maman. Je ne sais pas si ce pays guérit, mais je suis sûr qu'il pourrait tuer. Partons !...

tre eux, d'un fil de plus en plus solide, la trame d'une tendresse définitive.

Georges s'épanouissait. C'était une véritable résurrection.

Mme Véron, affranchie de son angoissant souci, bénissait le ciel de Provence, remerciait Dieu et envoyait au médecin sauveur des cartes-postales de gratitude où les Georges de Verdon creusaient d'impressionnants canons d'ombres violettes.

Orso Battestini continuait de fréquenter régulièrement le « Café du Cours ».

Georges s'y montrait de moins en moins. Pourquoi y fût-il allé, puisqu'il voyait Mireille, chaque après-midi, soit dans les vignes, soit dans les pinèdes, et que ces rencontres apaisaient toute sa fringale d'amour et le comblaient d'un vantage pour attendre le lendemain ?

Un soir que la jeune fille vint prendre un quinquina au « Café du Cours », le cousin Orso, qui n'avait jamais eu un aussi méchant regard que ce soir-là, lui saisit violemment le poignet et lui plantant les yeux dans les yeux lui jeta, dents serrées, avec cet accent dur des hommes du maquis quand ils jurent la vendetta :

— Ton « coquin », ton beau Georges, il est f... comme moi. Je me suis renseigné. Il n'en a pas pour longtemps !

Deux jours, trois jours se passèrent sans que Georges pût arriver à joindre Mireille. Il vivait au moulin comme un fou, ne mangeant guère et dormant mal, mais il ne voulait rien avouer à sa mère, qui ne comprenait pas cette subite transformation.

— Regarde, Georges, ce splendide coucher de soleil.

— Ça m'est égal.

— Mais... c'est très joli.

— Rien n'est joli !

Le quatrième jour, Georges, revenant accablé d'une exploration vaine, marchait lourdement à travers champs, les poings serrés, insultant d'invectives violentes et crues l'impassible nature.

Son propriétaire, un vieux moustachu à figure de « Palikares », le croisa sur le chemin — un adorable chemin où les grappes noires des mûres tentaient les gourmands — et lui dit, jovial :

— Ah bé ! monsieur Geroges, vous êtes gai, ce tantôt !

— Hé ! père Michel ! Lou Souli mi fa canta, répondit, en riant, très haut le pauvre amoureux, effondré.

Il entra au moulin, le souffle court, le cœur cognant dur et au ralenti.

— Ça ne va pas mon chéri ? dit Mme Véron.

— Faisons nos valises, maman. Je ne sais pas si ce pays guérit, mais je suis sûr qu'il pourrait tuer. Partons !...

tre eux, d'un fil de plus en plus solide, la trame d'une tendresse définitive.

Georges s'épanouissait. C'était une véritable résurrection.

Mme Véron, affranchie de son angoissant souci, bénissait le ciel de Provence, remerciait Dieu et envoyait au médecin sauveur des cartes-postales de gratitude où les Georges de Verdon creusaient d'impressionnants canons d'ombres violettes.

Orso Battestini continuait de fréquenter régulièrement le « Café du Cours ».

Georges s'y montrait de moins en moins. Pourquoi y fût-il allé, puisqu'il voyait Mireille, chaque après-midi, soit dans les vignes, soit dans les pinèdes, et que ces rencontres apaisaient toute sa fringale d'amour et le comblaient d'un vantage pour attendre le lendemain ?

Un soir que la jeune fille vint prendre un quinquina au « Café du Cours », le cousin Orso, qui n'avait jamais eu un aussi méchant regard que ce soir-là, lui saisit violemment le poignet et lui plantant les yeux dans les yeux lui jeta, dents serrées, avec cet accent dur des hommes du maquis quand ils jurent la vendetta :

— Ton « coquin », ton beau Georges, il est f... comme moi. Je me suis renseigné. Il n'en a pas pour longtemps !

Deux jours, trois jours se passèrent sans que Georges pût arriver à joindre Mireille. Il vivait au moulin comme un fou, ne mangeant guère et dormant mal, mais il ne voulait rien avouer à sa mère, qui ne comprenait pas cette subite transformation.

— Regarde, Georges, ce splendide coucher de soleil.

— Ça m'est égal.

— Mais... c'est très joli.

— Rien n'est joli !

Le quatrième jour, Georges, revenant accablé d'une exploration vaine, marchait lourdement à travers champs, les poings serrés, insultant d'invectives violentes et crues l'impassible nature.

Son propriétaire, un vieux moustachu à figure de « Palikares », le croisa sur le chemin — un adorable chemin où les grappes noires des mûres tentaient les gourmands — et lui dit, jovial :

— Ah bé ! monsieur Geroges, vous êtes gai, ce tantôt !

— Hé ! père Michel ! Lou Souli mi fa canta, répondit, en riant, très haut le pauvre amoureux, effondré.

Il entra au moulin, le souffle court, le cœur cognant dur et au ralenti.

— Ça ne va pas mon chéri ? dit Mme Véron.

— Faisons nos valises, maman. Je ne sais pas si ce pays guérit, mais je suis sûr qu'il pourrait tuer. Partons !...

Deux jours, trois jours se passèrent sans que Georges pût arriver à joindre Mireille. Il vivait au moulin comme un fou, ne mangeant guère et dormant mal, mais il ne voulait rien avouer à sa mère, qui ne comprenait pas cette subite transformation.

— Regarde, Georges, ce splendide coucher de soleil.

— Ça m'est égal.

— Mais... c'est très joli.

— Rien n'est joli !

Le quatrième jour, Georges, revenant accablé d'une exploration vaine, marchait lourdement à travers champs, les poings serrés, insultant d'invectives violentes et crues l'impassible nature.

Son propriétaire, un vieux moustachu à figure de « Palikares », le croisa sur le chemin — un adorable chemin où les grappes noires des mûres tentaient les gourmands — et lui dit, jovial :

— Ah bé ! monsieur Geroges, vous êtes gai, ce tantôt !

— Hé ! père Michel ! Lou Souli mi fa canta, répondit, en riant, très haut le pauvre amoureux, effondré.

Il entra au moulin, le souffle court, le cœur cognant dur et au ralenti.

— Ça ne va pas mon chéri ? dit Mme Véron.

— Faisons nos valises, maman. Je ne sais pas si ce pays guérit, mais je suis sûr qu'il pourrait tuer. Partons !...

Deux jours, trois jours se passèrent sans que Georges pût arriver à joindre Mireille. Il vivait au moulin comme un fou, ne mangeant guère et dormant mal, mais il ne voulait rien avouer à sa mère, qui ne comprenait pas cette subite transformation.

— Regarde, Georges, ce splendide coucher de soleil.

— Ça m'est égal.

— Mais... c'est très joli.

— Rien n'est joli !

Le quatrième jour, Georges, revenant accablé d'une exploration vaine, marchait lourdement à travers champs, les poings serrés, insultant d'invectives violentes et crues l'impassible nature.

Son propriétaire, un vieux moustachu à figure de « Palikares », le croisa sur le chemin — un adorable chemin où les grappes noires des mûres tentaient les gourmands — et lui dit, jovial :

— Ah bé ! monsieur Geroges, vous êtes gai, ce tantôt !

— Hé ! père Michel ! Lou Souli mi fa canta, répondit, en riant, très haut le pauvre amoureux, effondré.

Il entra au moulin, le souffle court, le cœur cognant dur et au ralenti.

— Ça ne va pas mon chéri ? dit Mme Véron.

— Faisons nos valises, maman. Je ne sais pas si ce pays guérit, mais je suis sûr qu'il pourrait tuer. Partons !...

Deux jours, trois jours se passèrent sans que Georges pût arriver à joindre Mireille. Il vivait au moulin comme un fou, ne mangeant guère et dormant mal, mais il ne voulait rien avouer à sa mère, qui ne comprenait pas cette subite transformation.

— Regarde, Georges, ce splendide coucher de soleil.

— Ça m'est égal.

— Mais... c'est très joli.

— Rien n'est joli !

Le quatrième jour, Georges, revenant accablé d'une exploration vaine, marchait lourdement à travers champs, les poings serrés, insultant d'invectives violentes et crues l'impassible nature.

Son propriétaire, un vieux moustachu à figure de « Palikares », le croisa sur le chemin — un adorable chemin où les grappes noires des mûres tentaient les gourmands — et lui dit, jovial :

— Ah bé ! monsieur Geroges, vous êtes gai, ce tantôt !

— Hé ! père Michel ! Lou Souli mi fa canta, répondit, en riant, très haut le pauvre amoureux, effondré.

Il entra au moulin, le souffle court, le cœur cognant dur et au ralenti.

— Ça ne va pas mon chéri ? dit Mme Véron.

— Faisons nos valises, maman. Je ne sais pas si ce pays guérit, mais je suis sûr qu'il pourrait tuer. Partons !...

Mardi 31 Décembre
REVEILLON DU NOUVEL AN
au
P A R C - H O T E L
Menu spécial — ORCHESTRE MAZARIK
COTILLON — SOUPER — SURPRISES
N. B. Les tables étant strictement personnelles, on est prié de les retenir à temps d'avance : Tél. : 44920

Vie Economique et Financière

Les envois de marchandises en Egypte

On sait que les négociants exportateurs s'étaient plaints auprès du Turko-fis de la suppression par l'administration des voies maritimes des services de la ligne Istanbul-Alexandrie.

Le Turko-fis vient de leur communiquer qu'il s'est entendu avec des agences maritimes bulgare et roumaine et qu'ils pourront expédier leurs marchandises par les bateaux de ces compagnies.

Achats japonais

Profitant de la baisse des primes pour les échanges, le Japon a acheté chez nous cinq tonnes d'huiles d'olives qui lui ont été expédiées.

Expédition de sel

Ces jours derniers on a expédié en Yougoslavie 50.000 tonnes de sel.

Une délégation commerciale allemande à Istanbul

Une délégation représentant le trust des manufactures allemandes de tabacs est arrivée pour faire des études sur place. Pour pouvoir assurer les transactions, il est question de conclure une convention spéciale de clearing.

Un regard sur l'industrialisation de la Turquie

Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, la Turquie constituait une unité économique plus ou moins parfaite. La Turquie d'aujourd'hui n'est plus que celle d'il y a une dizaine d'années, une source de matières premières et un marché passif pour les produits fabriqués de l'étranger, mais c'était un pays possédant une industrie conforme à toutes les conditions de l'époque.

Le règne de la machine à vapeur

Vint alors la période de la machine à vapeur. Pour des raisons multiples, l'industrie turque ne sut point s'adapter aux exigences de la technique moderne. Les produits de la grande industrie naissante de l'Occident écartèrent ceux de la Turquie d'abord des marchés extérieurs, puis envahirent la Turquie elle-même. Les capitulations, qui empêchaient tout élévation des droits de douane favorisèrent grandement cette action envahissante de l'industrie étrangère en Turquie. A la fin, l'industrie turque s'éclipsa devant l'industrie étrangère et la Turquie devint uniquement un pays agricole, constituant un marché passif pour les produits industriels de tous les pays.

Les objectifs des puissances européennes

Au cours du dix-neuvième siècle, on vit successivement l'Angleterre, la France et l'Allemagne venir en Turquie avec des plans de lignes de voies ferrées à établir dans l'empire. Chacune de ces nations cherchait par là à établir un contrôle financier et aussi politique sur la Turquie tout en visant à acquérir le plus d'avantages pécuniaires.

Ainsi, les Anglais, par la ligne de chemin de fer d'Izmir-Aydin, voulaient établir une liaison rapide avec les Indes ; les Français, par la ligne d'Izmir-Kasaba, raffermir leur influence déjà considérable en Turquie. Quant aux Allemands, la fameuse ligne de Bagdad devait leur assurer une situation sans égale en Turquie.

Notons ici que ce n'était pas seulement dans le domaine de la construction de chemins de fer que s'exerçait la rivalité entre les puissances en Turquie. Tous les travaux d'utilité publique : les ports, les tramways, les rares fabriques, les usines d'électricité et de gaz, ainsi que tout le mécanisme bancaire du pays se trouvaient entre les mains des étrangers.

C'est alors qu'éclata la grande guerre. Les puissances centrales furent vaincues et à chacune d'elles on imposa de très lourds traités (Versailles, Trianon,

La libération économique de la Turquie

Par le traité de Sèvres, signé en août 1920, la Turquie cessait en fait d'être un Etat souverain. Mais ce traité, ne fut jamais reconnu par le peuple turc et resta lettre morte. Toute la nation turque se groupa autour de son glorieux Chef, Kamâl Atatürk, et après avoir obtenu la libération intégrale du territoire par une campagne foudroyante en août-septembre 1922, la Turquie fut invitée à la Conférence de Lausanne pour l'établissement de la paix.

Le traité de Lausanne (signé le 24 juillet 1923), consacra la pleine indépendance de la Turquie. Le Capitulations furent abolies. Ainsi était assuré le développement économique de la nouvelle Turquie.

Quelques mois plus tard, le 29 octobre 1923, la République Turque fut proclamée. En mars 1924, le Califat fut aboli. Depuis cette date, tout ce qui constituait un empêchement au développement culturel et économique du pays disparut et fut remplacé par des institutions et une législation des plus modernes. En moins de dix années, la Turquie se débarrassa de cinq siècles.

Dans le domaine économique, la Turquie nouvelle subit un dur examen. Les capitaux étrangers montrèrent, dès le début, à son égard, une méfiance qui ne s'est point justifiée dans la suite. Il a fallu reconstruire un nouveau pays et avec les seules ressources de la nation. On s'y mit avec courage. Le bilan de douze années d'activité fut des plus satisfaisants. De 1923 à 1935, plus de 2.600 kilomètres de chemins de fer furent établis aux frais de l'Etat, plusieurs banques au capital entièrement national furent constituées, un grand nombre de fabriques établies uniquement par les capitaux et techniciens turcs.

Cette oeuvre de redressement, la nation turque est fermement décidée de la poursuivre jusqu'au bout.

Avertie par les douloureuses leçons du passé et soucieuse de s'assurer désormais une place honorable parmi les nations civilisées, le peuple turc veut maintenant rattraper le temps perdu.

Les efforts d'industrialisation de la Turquie n'ont qu'un seul but, à savoir : celle de faire relever le niveau culturel d'un peuple qui, à la suite de circonstances variées, était tombé à un niveau qu'il ne méritait pas. Il n'y a là qu'à se réjouir pour toutes les nations du monde civilisé.

Dr. Orhan CONKER.
(De l'«Ankaras»)
ETRANGER
La taxe sur les transports en Italie

Rome, 28. — Le décret-loi établissant une taxe sur les transports des effets (c'est-à-dire sur les marchandises meubles et autres), transportés par des moyens motorisés, avec ou sans remorque, est entré en vigueur. Cette taxe est fixée à 1-2 centimes par quintal et par kilomètre. S'il s'agit de transports effectués par le compte de tiers, la taxe est de 0,8 par quintal et par kilomètre.

Le budget américain

Washington, 28. — Le déficit fédéral se monte à un milliard 785.000 dollars. Le gouvernement dépense deux dollars pour chaque dollar en caisse. Un dollar dix cents sont destinés aux frais généraux ; 85 cents aux allocations.

Le problème des devises des Etats danubiens

Budapest, 28. — En janvier prochain, une conférence se tiendra ici pour le règlement du problème des devises des Etats danubiens.

Théâtre Municipal de Tepe başı
Istanbul Belediye Şehir Tiyatrosu
Ce soir à 20 heures
Saz-Caz
Auteur : Ekrem Şeşit

TARIF DE PUBLICITE

4me page	Pts. 30	le cm.
3me	"	50
2me	"	100
Echos	"	100

Les élections municipales de Tel-Aviv
M. Dizengoff est élu
Tel-Aviv, Décembre (d. n. c. p.). — Après une lutte indécise jusqu'au bout, les élections municipales de Tel-Aviv ont donné les résultats suivants :
M. Dizengoff, représentant des Propriétaires d'immeubles.
Lubanker, Parleson, Hoz, Gorfunkel, Nemirovsky, Aranovitz, du parti ouvrier Histradouth.
Prinkas, parti des Religieux.
Cohen, Révisionnistes.
Pomarok, Propriétaires de terrains.
Benvénist, Sépharades.
Shotzor, Petits commerçants.
Rozenblit, Immigrés allemands.
Le conseil municipal entamera ses travaux très prochainement.

A l'occasion des Fêtes
Grandes Réductions de Prix dans tous les rayons des grands établissements
NEA AGORA et ERMIS
OCCASIONS SPECIALES aux rayons des vins, liqueurs, champagnes, fruits, articles de ménage, verrerie, articles de luxe, etc
CADEAUX UTILES
Prompte exécution des commandes.
Rapide livraison à domicile par autos
Tél. : Nea Agora : 41589
Ermis : 40072

ADAPAZARI
TURK-TICARET-BANKASI
KUPONLU VADELİ MEVDUAT

HERA INLEIRINDE
GIT-PARANIN FAIZINI AL

MOUVEMENT MARITIME
LLOYD TRIESTINO
Galata, Merkez Rihitim han, Tél. 44870-7-8-9
DEPARTS

MIRA partira Mercredi 1 Janvier à h. pour Bourgaz, Varna, Constantza, Odessa.
Le paquebot poste VESTA partira Jeudi 2 Janvier à 20 h. précises pour le Pirée, Brindisi, Venise et Trieste. Le bateau partira des quais de Galata.
ISEO partira jeudi 2 Janvier à 17 h. pour Bourgaz, Varna, Constantza, Novorossisk, Batoum, Trébizonde, Samsoum.
BOLENA partira samedi 4 Janvier à 17 h. pour Salonique, Mételin, Smyrne, le Pirée Patras, Brindisi, Venise et Trieste.
MOREA partira lundi 6 Janvier à 17 h. pour le Pirée, Patras, Naples, Marseille et Gènes.
ASSIRIA partira mercredi 8 Janvier à 17 h. pour Bourgaz, Varna, Constantza, Odessa.
CALDEA partira mercredi 8 Janvier à 17 h. pour Cavalla, Salonique, Volo, le Pirée, Patras, Santi-Quaranta, Brindisi, Ancona, Venise et Trieste.
Le paquebot poste CELIO partira Jeudi 9 Janvier à 20 h. précises, pour Pirée, Brindisi, Venise et Trieste. Le bateau partira des quais de Galata.
SPARTIVENTO partira Mercredi 15 Janvier à 17 h. pour Bourgaz, Varna, Constantza, Novorossisk, Batoum, Trabzon, Samsoum.

Service combiné avec les luxueux paquebots des Sociétés ITALIA et COSULICH
Sauf variations ou retards pour lesquels la compagnie ne peut pas être tenue responsable.

La Compagnie délivre des billets directs pour tous les ports du Nord, Sud et Centre d'Amérique, pour l'Australie, la Nouvelle Zélande et l'Extrême-Orient.
La Compagnie délivre des billets mixtes pour le parcours maritime terrestre Istanbul-Paris et Istanbul-Londres. Elle délivre aussi les billets de l'Aero-Espresso Italiana pour le Pirée, Athènes, Brindisi.

Pour tous renseignements s'adresser à l'Agence Générale du Lloyd Triestino, Merkez Rihitim Han, Galata, Tél. 44778 et à son Bureau de Péra, Galata-Seray, Tél. 44870

FRATELLI SPERCO
Quais de Galata Cini Rihitim Han 95-97 Téléphone. 44792

Départs pour	Vapeurs	Compagnies	Dates (sauf imprévu)
Anvers, Rotterdam, Amsterdam, Hambourg, ports du Rhin	"Hermes", "Hercules"	Compagnie Royale Néerlandaise de Navigation à Vap.	act. dans le port vers le 8 Jan.
Bourgaz, Varna, Constantza	"Hermes", "Hercules", "Ganymedes"	"	act. dans le port vers le 3 Jan. vers le 12 Jan. vers le 16 Jan.
Pirée, Mars, Valence Liverpool	"Dakar Maru", "Darban Maru", "Delagoa Mary"	Nippon Yusen Kaisha	vers le 18 Févr. vers le 18 Mars

C. I. T. (Compagnia Italiana Turismo) Organisation Mondiale de Voyages.
Voyages à forfait. — Billets ferroviaires, maritimes et aériens. — 50 % de réduction sur les Chemins de fer Italiens
S'adresser à : FRATELLI SPERCO : Quais de Galata, Cini Rihitim Han 95-97
Tél. 24479

LA PRESSE TURQUE DE CE MATIN

La voix de la machine

Du Kizilay : « Le paysan anatolien qui recevait une masse noire pour prix de ses sucrés répandus pendant tout un an, sur son champ ; qui, pour procurer une pièce d'étoffe à sa femme devait transporter le blé par-delà les monts, dans son « Kagnis » ; l'Anatolie nue, affamée et privée de tout, les cabanes en toit de pisé, de chaume et de terre, tous attendaient la voix de la machine. Depuis que l'industrie avait commencé à progresser en Europe, le standard de vie avait atteint, en Turquie, à force de baisser, le niveau de la mendicité. La machine a dépeuplé monstrueusement ce pays des économies qu'il avait réalisées au cours des siècles, dans un effort épouissant, le corps plié en deux... Les métiers s'arrêtèrent, les marchés se sont fermés, la Turquie tout entière devint un vaste champ d'exploitation.

Il n'y a qu'une possibilité pour la Turquie d'assurer son indépendance : s'outiller suivant les nécessités de l'économie nouvelle, mettre en valeur les fruits des sucrés de son paysan, assurer au tant que possible au moyen des produits de son sol et de son sous-sol tout ce qui lui est nécessaire pour se nourrir et se vêtir ; travailler ; réaliser le progrès de la vapeur, de l'électricité et de la technique.

Quand nous tendions la main vers la banque, la Société, l'atelier, la fabrique, vers toute entreprise, quelle qu'elle fût, le monde capitaliste tout entier nous criaient : Vous n'y parviendrez pas ! Comme si la machine était quelque chose de miraculeux, le métier, un secret et la technique, un mystère ! Les condamnés de la faucille, en Anatolie devaient demeurer dans leur prison ; ils devaient continuer à vendre leur coton au prix de la paille et à acheter l'indienne au prix de la soie...

Voyez l'aspect de la Turquie Kamaliste en sa douzième année : toutes les vitrines sont pleines de produits nationaux. Le contre-maître turc, retrouvant son habileté d'antan, travaille avec facilité sur les machines les plus délicates. Nous faisons notre pain avec notre blé, nos étoffes avec notre coton, notre sucre avec nos betteraves, notre soie avec nos cocons. Rien de tout cela n'est miraculeux, secret ni mystérieux ! Mais ne croyez pas que ce soit là tout. Demain, nous ferons nos rails avec l'acier turc ; peut-être ferons-nous même nos moteurs. Et même, alors, tout ne sera pas dit. La question, pour nous c'est d'habituer le public à acheter ce qui est turc ; à surmonter l'attrait du produit de contrebande à bon marché favorisé par les prix de dumping.

De même que c'est en Turquie que l'on trouve les oeufs les moins chers, il y a une série de pays qui produisent res-

pectivement la cravate, la chemise, la soie, les souliers, les moins chers. Tous ceux-ci, renversant les barrières douanières, pourraient se donner rendez-vous, comme sur l'ancienne Grand'Rue de Beyoğlu, sur les marchés des colonies et des semi-colonies.

Est-ce cela que nous voulons quand, à la faveur d'un court voyage à l'étranger, nous tâchons de satisfaire tous nos besoins pour quelques années ? Mais, alors vous n'aurez plus assez d'argent non pas pour faire un voyage à l'étranger, mais même pour vous payer deux plats dans un restaurant de Beyoğlu.

Si la Turquie est devenue aujourd'hui l'une des grandes forces de l'Europe ; si demain ce pays, dont la population s'accroît par millions, sera couvert de bout en bout de rails et d'ailes ; si sur ses chaussées asphaltées, les autos fileront sans interruption ; si l'industrie sera devenue plus prospère, et plus vivante, nous le devons uniquement à ce que l'oeuvre d'industrialisation aura été achevée ; à ce que l'industrie aura élevé le niveau et les capacités du village, à l'accroissement de l'influence de l'économie, à l'activité qui s'étendra au moindre village du marché intérieur. Il a été démontré que cette possibilité est devenue une question de capacité nationale : car nous faisons tout comme chacun.

Mais elle continuera à être une question de moeurs et d'esprit. Elevons au tant que nous le voudrions les murailles douanières : à quoi cela servirait-il si nous ne nous prenons pas nous-mêmes sous le contrôle de notre conscience, si nous ne plaçons pas l'intérêt général au-dessus des intérêts et du désir de gains individuels ?

Ne tendez pas seulement l'oreille, mais aussi les coeurs à la voix de la machine !

F. R. ATAY

La crainte de l'impérialisme rassasié

M. Abidin Daver publie, sous ce titre, dans *La République*, un article remarquable. Il cite une étude de M. Brampton Fellows, dans une revue britannique, où il est dit qu'accepter de mener toute seule une guerre contre l'Italie équivaldrait pour l'Angleterre à un suicide. M. Daver rappelle que c'est une tradition pour l'Angleterre, chaque fois qu'il s'agit de fournir un effort militaire, de rechercher, de multiplier les auxiliaires et les aides.

«Après avoir noté ce point, continue notre confrère, venons-en au but : Si nous admettons que la crainte que le journaliste anglais éprouve de l'Italie est sincère, nous devons conclure que cette crainte est celle d'un impérialisme rassasié, devant un impérialisme affamé. Dans ce cas, il importait à l'Angle-

terre de ne pas s'opposer à l'attaque italienne contre l'Ethiopie. Si, au contraire, les Anglais agissent pour les beaux yeux des Abyssins, il leur était aussi possible de régler la question en concédant à l'Italie des territoires au Soudan, en Somalie anglaise et dans le Kenya, pris aux Allemands.

Si l'Angleterre, la S. D. N. aurait fermé les yeux devant l'occupation italienne de l'Abysinie, comme elle l'a fait pour l'attaque japonaise contre la Chine et il n'y aurait pas eu tant de troubles en Europe. Si les forces navales, aériennes et terrestres de l'Angleterre ne se sentent pas en état de se mesurer seules avec l'Italie, est-il logique à vouloir faire défendre, par les autres Etats, la route impériale britannique ainsi que la route terrestre Le Caire-Cap ?

Si l'impérialisme anglais de 515 millions d'âmes, rassasié d'avoir dominé le monde, a vraiment peur de l'impérialisme affamé de l'Italie ; si il ne veut pas voir détruire ses vaisseaux de guerre ; si enfin, comme un richard replet, il craint qu'on ne trouble sa sieste après le repas, ne devait-il pas, pendant que s'opère la digestion de ce qu'il a, lui-même mangé, laisser l'Italie apaiser un peu sa faim, elle aussi ?

La vérité est que les inquiétudes du journaliste anglais ne sont point sincères ; le but qu'il vise est d'assurer à l'Angleterre le concours des puissances méditerranéennes pour briser le courage et l'élan de l'Italie.

LA VIE SPORTIVE

L'«Ujpest» à Istanbul

Ce matin, à 7 heures, l'équipe hongroise Ujpest, venant d'Athènes, est arrivée en notre ville, par le paquebot Polonia.

Les sportifs magyars sont allés déposer une couronne au pied du Monument de la République.

Rappelons que l'Ujpest livrera trois matches, les 1, 4 et 5 janvier.

Sur un coup de téléphone

le KREDITO

se met immédiatement à votre entière disposition pour vous procurer toutes sortes d'objets à

Crédit

sans aucun paiement d'avance

Péra, Passage Lebon No. 5

Téléphone 41391

A VENDRE de gré à gré, le mobilier d'un appartement. Téléphoner au numéro 41.349 ou s'adresser, de 10h. à 11 heures, a.m., au portier de l'Afrika han.

Parmi les Gagaouz ou Turcs chrétiens de Roumanie

La pureté de leur race. — Traits et caractéristiques physiques. — Crédules, religieux, mais nullement mystiques

Au point de vue de la conformation corporelle et du type de figure, les Gagaouz ne diffèrent en rien des Turcs d'Anatolie et de Roumélie. En me promenant à travers les villages de la Bessarabie, j'ai cru, plus d'une fois, me trouver en présence de connaissances d'Ankara, quittées la veille. Les paysans Gagaouz sont tous bruns. Ne cherchez pas parmi eux des Slaves blonds ; vous n'en trouverez pas un seul ! Ils ont sauté leur sang comme leur langue et plus que les Turcs ottomans eux-mêmes !

Autant est turque la langue des Gagaouz, qui sont obligés de recourir à un interprète pour se faire entendre devant le tribunal de paix de Komrat, autant le sont aussi leurs traits, leurs yeux pleins de nostalgie, leur physionomie, qui exprime la bonté, toutes leurs caractéristiques qui proclament hautement qu'ils sont de notre race. Ils sentent très bien les différences qui les séparent d'avec les autres peuples au contact desquels ils vivent et ils ne se mélangent pas à eux.

Dans un petit livre en turc, « Histoire des Gagaouz de Bessarabie », le vieux professeur et ermite, Mihail Kakir, qui, depuis un demi siècle, défend le turquisme des Gagaouz, fait décrire en ces termes, par un de ses personnages — un vieux Gagaouz du village d'Avdarna, du nom de Nikolay Kasim — les différences caractéristiques entre les Bulgares et les Gagaouz :

« Les Bulgares sont des gens durs, froids, haineux, froids, obstinés, religieux mais très réfléchis. Ils sont exagérément attachés à l'argent et, en toutes choses, envisagent d'abord le gain qu'ils pourront en tirer. Un proverbe de nos pères dit : « Si un para tombe entre les mains d'un Bulgare, il le tient si fortement, qu'il ne le lâche plus. » Les Bulgares sont mystérieux et on ne peut s'y fier, le visage ne trahit guère leurs pensées intérieures. En revanche, ce sont d'excellents ouvriers, très travailleurs, qui évitent l'ivrognerie, qui n'aiment pas bavarder beaucoup. Ils sont clairvoyants, savent leurs affaires. Ils ont des vêtements à part, qui leur sont propres.

« Maintenant, voyons aussi les Gagaouz : Ils n'ont rien de secret, de caché, de couvert. Ils sont francs, courageux, généreux, aiment faire bon ménage avec tout le monde, évitent les querelles, sont accommodants. Les Gagaouz ont l'hospitalité large et n'épargnent ni leur argent ni leur temps quand il s'agit de satisfaire leurs plaisirs. Ils adorent les chevaux. Un Gagaouz donnerait son âme pour une bonne monture. »

Une autre qualité de la race turque que l'on rencontre chez les Gagaouz, c'est le respect des lois, quels que soient les maîtres du pays. Doux comme des moutons, ils fuient le tapage et la révolte. N'est-ce pas en vertu de cette même qualité que les minorités musulmanes vivant à l'étranger considèrent d'un même oeil amis et ennemis ?

La facilité avec laquelle ils croient à ce que l'on veut leur inculquer est une nouvelle preuve de ce qu'ils sont Turcs. Tout comme les Turcs musulmans, les Gagaouz, quand ils sont sous l'influence de gens croyants, sont très religieux ; abandonnés à eux-mêmes, ils vivent sans se soucier des pratiques du culte. La meilleure preuve de cela, nous est fournie par le livre de Mihail Kakir dont il a été question plus haut.

A l'époque où les Gagaouz émigrèrent de la Dobroudja en Bessarabie, le général Ivanoff s'étonna de voir leurs églises vides le dimanche. « Il suffit, lui répondit-on, que les prêtres prient pour nous. » S'en remettant de ce soin à leurs religieux, les Gagaouz préféraient s'occuper ainsi de leurs propres affaires.

Le général, affecté par tout ceci, eut recours à un subterfuge. Il envoya un dé-

tachement de soldats russes sous ses ordres dans un village gagaouz où ces militaires s'installèrent deux à deux dans les maisons. Le dimanche venu, ils endossaient leurs nouveaux uniformes et se rendaient à l'église, musique en tête. Au début, les Gagaouz ne furent que surpris ; mais peu à peu, ils suivirent le mouvement. Ce même détachement, après avoir obtenu dans un village le but poursuivi, se rendait dans d'autres et, de cette façon, en peu de temps, tous les Gagaouz prirent l'habitude de se rendre chaque dimanche à l'église.

Le fait d'avoir choisi les prêtres les plus fervents pour les envoyer dans les villages de Gagaouz a aussi eu ses résultats, et ceux-ci, qui, sous la domination ottomane, n'aimaient pas beaucoup à s'occuper des questions religieuses, se sont habitués, avec le temps, aux coutumes religieuses des Chrétiens.

Savons-nous que la même situation créée avec presque les mêmes moyens a été constatée dans les villages de l'Anatolie ?

La piété du Turc, qu'il soit Musulman ou Chrétien, n'est pas devenue une mystique et ne va pas au-delà d'une croyance née du désir d'imitation.

Le Gagaouz, qui est vite convaincu et qui, sous l'influence des pressions, a paru religieux, après avoir pris des leçons dans des écoles de professeurs athées, est en train de rompre ses liens avec la religion et le fanatisme beaucoup plus facilement que les autres éléments. Il est en train de devenir réaliste.

Les Gagaouz, soit pour avoir conservé d'anciennes croyances, soit pour avoir frayé avec les Turcs, ont gardé certaines coutumes islamiques dont la plus importante est celle d'immoler des moutons, malgré que cette pratique ne soit pas admise dans la religion chrétienne. Ils en distribuent la viande aux pauvres, ainsi que de l'argent et des vivres, ce qui rappelle la pratique musulmane « Zekât ve fitre ».

YASAR NABI

(De l'«Ulus»)

La Bibliothèque nationale

Parmi la jeunesse d'un pays, beaucoup peuvent connaître des langues étrangères sans qu'on ait nécessairement besoin d'une bibliothèque nationale.

Ces polyglottes doués d'aptitudes forment l'exception.

Mais quand, dans un pays, la culture a progressé, la bibliothèque nationale, dont il dispose, doit contenir tous les ouvrages entrant dans la catégorie de la culture internationale.

La Turquie n'a jamais pu être un tel pays, alors que tous les ouvrages assurent qu'une telle bibliothèque est utile. Ceux qui ont soutenu le contraire sont morts depuis longtemps. Mais on ne voit toujours aucune trace des ouvrages considérés comme la source de la culture.

Au cours d'une controverse, Fazil Ahmet avait dit :

« Les personnes cultivées que j'ai vues et connues sont celles qui ont acquis cette culture à sa source même. Celles qui passent comme telles, sont celles qui ont acquis leur culture dans les ouvrages d'auteurs dont la formation est superficielle.

Cette remarque du professeur est exacte. Et en amplifiant on peut admettre que les nations cultivées sont celles qui se sont acquises la culture à sa source et que les nations qui passent comme telles doivent leur culture aux ouvrages des nations dont la culture est superficielle.

Ceci peut nous porter jusqu'à l'éducation humaniste et la bibliothèque adéquate.

En effet, aujourd'hui, en Turquie, il y a des éléments qui se rassemblent et justifient la vogue d'un nouvel humanisme. Les recherches linguistiques et historiques sous le contrôle du Chef nous obligent non pas à faire une révision des bibliothèques de l'Europe, mais à compléter nos recherches visant la période antérieure à celle gréco-latine.

Il n'y a pas de doute que ce qui créera la bibliothèque nationale de la culture turque ce sera l'appoint :

a) D'une classe jeune et éclairée d'idéalistes ;

b) L'examen plus approfondi et plus discipliné de ce que révèlent les études linguistiques et historiques ;

c) Le crédit qui sera mis, pour la propagande, à la disposition des organisations chargées de créer la bibliothèque nationale.

Tout ceci est l'énoncé d'une politique de culture. De même que, vu l'importance que nous donnons à nos écoles professionnelles, nous formons ou nous modifions ceux de ces établissements qui ne cadrent pas avec nos besoins industriels, de même la bibliothèque nationale doit se baser sur un programme de gouvernement.

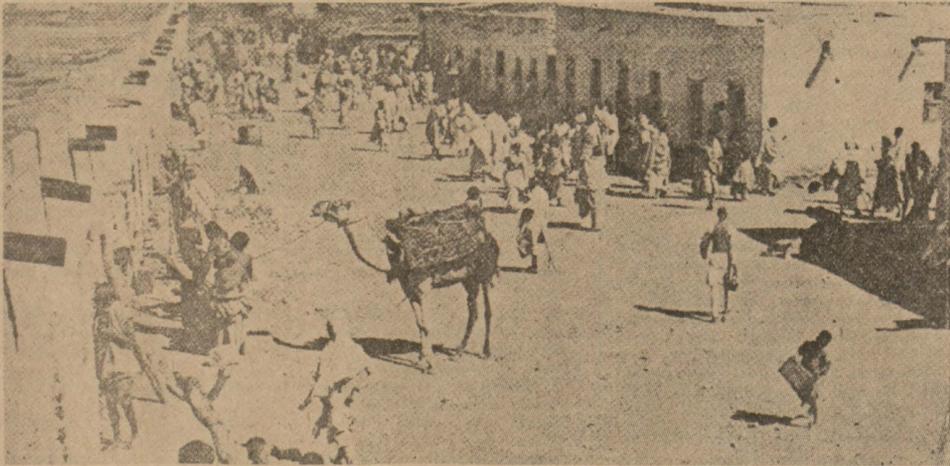
Pourquoi la commission d'éducation nationale, constituée à un moment donné, n'a-t-elle pas été utile ?

Si l'on en avait alors recherché les motifs et augmenté les crédits affectés à cette oeuvre, depuis lors et jusqu'ici, la bibliothèque nationale se serait enrichie de quelques centaines d'ouvrages « standard ».

Se montrer généreux dans l'octroi des crédits, faire preuve dans les questions de culture du même patriotisme, de la même clairvoyance que dans celles ayant trait à la défense nationale, c'est de montrer qu'il n'y a pas de différence entre armer un fusil turc et armer d'une pensée l'esprit du Turc.

Birhan BELGE.

(Du «Kizilay»)



Une vue de Gig Giga, centre caravanier important en Ethiopie

FEUILLETON DU BEYOĞLU N° 12

JOURS SANS GLOIRE

Par FRANÇOIS DE ROUX

VII

Tout à coup Madeleine se réveilla. Elle redressa la tête. Très doucement, elle essaya de glisser sa main en dehors de la mienne. Si doucement, si timidement que je serrai les doigts pour la retenir. Mais d'un mouvement brusque elle s'arracha à mon étreinte. J'entrevus dans la demi-obscurité un visage courroucé. Elle me dit à voix basse, comme si elle était suffoquée : « Enfin ! Vous y êtes ! » Et elle se poussa vivement du côté de la portière.

Mme Vitrolles s'exclama aussitôt : — Vous êtes mal, mes enfants, sur votre strapontin ? Madeleine, viens un peu entre nous deux, Gautier aura plus de place.

Ma mère protesta que c'était à moi à me gêner, que je n'avais qu'à m'écarter, etc... Cependant, Madeleine gagna le fond de la voiture. Je restai seul sur la banquette.

Quand l'auto s'arrêta place de la Cathédrale, je remerciai Mme Vitrolles

comme le souffla ma mère. Madeleine me dit au revoir sans se lever. Elle était déjà loin de moi, plus loin, me semblait-il, qu'elle n'avait jamais été avant cette promenade. En quelques instants, j'avais perdu et au-delà tout ce que j'avais pu gagner dans cette journée d'intimité avec Madeleine.

Faugasque, guéri, devait revenir au lycée à la rentrée de Pâques. Pendant mes deux semaines de vacances (Madeleine était à Saint-Germain-en-Laye) j'allai presque tous les jours à la Promenade. Un après-midi, je flânais seul dans une petite allée du côté de la gare lorsque d'un bosquet surgit soudain devant moi un garçon pâle avec des yeux noirs, enfoncés. C'était Faugasque, un Faugasque amaigri, grandi et devenu homme, une ombre de moustache sous le nez. Il portait des pantalons longs. Mais la maladie l'avait marqué. On aurait dit qu'il n'avait plus de sang.

Je me précipitai, la main tendue. Il me donna la sienne négligemment. Il é-

tait froid : exactement comme avant. Que lui dire de notre longue séparation, de son interminable maladie ? Je cherchais une phrase. C'est lui qui parla le premier.

— J'attends une petite.

— Une petite ?

— Oui, je lui ai donné rendez-vous ici. Est-ce que tu la connais ? C'est Mercédès, celle qui travaille chez Tavar, le marchand d'huile... Tu sais bien, la cousine de Louise, des Galeries.

Je me souvins de ce que ma mère avait dit à mon père un an auparavant, quand elle avait surpris, à la Promenade, à peu près à l'endroit où nous nous trouvions maintenant, un gamin qui embrassait une jeune fille. Elle avait dû se méprendre alors en croyant reconnaître Faugasque ; mais aujourd'hui — douze mois plus tard — c'était bien Faugasque, échappé de la mort, qui était là et qui « attendait une petite », comme si ma mère avait deviné longtemps à l'avance que ce qu'elle redoutait devait se produire.

— Non, je ne la connais pas lui dis-je.

— Dans quelques minutes, elle sera là. Attends, si tu n'es pas pressé de t'en aller. Viens voir ce coin. Il est épatant.

A sa suite j'enjambai la petite balustrade qui séparait les pelouses interdites, des allées où le public avait le droit de se promener. Quelques pas sur le gazon, puis il fallut écarter des branches et nous nous trouvâmes au centre d'un minuscule

le rond-poin fermé par un cercle d'arbres et d'arbustes. Une odeur de feuilles, de terre et de poussière me prit à la gorge.

— On étouffe là-dedans.

— Oui, mais on est bien caché. Au pied d'un chêne vert reposait un rameau de roses-pompons fraîchement coupé. Faugasque vit mon regard.

— C'est pour elle, me dit-il, je l'ai pris dans le grand massif qui est à côté de la statue de Diane.

— Mais elle ne pourra pas l'emporter... Tout le monde reconnaîtrait les roses de la Promenade.

Un grand rire sec me répondit d'abord. Je fus surpris par ce rire qui illuminait la physionomie mûrie et amaigrie de Faugasque, cette physionomie nouvelle où je n'avais encore distingué que de la tristesse et du désespoir.

— Penses-tu ! Elle l'enveloppera dans un journal... Mais sortons d'ici, car elle peut arriver et je ne veux pas qu'elle sache que je t'ai montré notre cachette.

Quelques instants plus tard Mercédès fut en vue au bout de l'allée : « Sauve-toi me dit-il, et ne la regarde pas trop, tu la gênerais. »

Mercédès était une petite jeune fille maigre et sans beauté, attifée comme une coquette pauvre. Un bon moment après l'avoir croisée je me retournai. Elle faisait quelques difficultés pour entrer avec Faugasque dans « la cachette ». Enfin, elle céda. Je les vis disparaître tous les deux derrière la touffe

d'arbres... ***

Les vacances de Pâques tout juste achevées, nous reçûmes un télégramme alarmant de Castellac. Mes parents partirent aussitôt. Mon grand-père mourut 48 heures après leur arrivée. Il avait été emporté par une grippe infectieuse et comme le médecin assurait que la contagion était encore à redouter, on ne me fit pas venir pour les obsèques.

Ma tante Antoinette, sur le point d'accoucher, ne put quitter la Bretagne. Elle n'avait pas revu son père depuis qu'elle était mariée. Elle ne devait plus revoir Castellac.

L'agonie de mon grand-père fut très brève. Ma mère, sur sa prière, ne le quitta pas un seul instant. Il passa dans ses bras. Avant d'expirer, il demanda que ses enfants et ses petits-enfants restassent toujours de « bons chrétiens ». Lui qui n'avait jamais pensé qu'à lui-même pensa à nous au moment de quitter cette terre.

Sa situation matérielle était plus obérée qu'on ne croyait. Tous les titres qu'il avait possédés et toutes les terres, en dehors de Castellac, étaient vendus. Castellac était grevé de deux hypothèques, la seconde de 40.000 francs avait été prise récemment. Enfin, il existait d'autres dettes.

Le notaire fit des calculs. Castellac liquidé, il resterait à payer quinze à vingt mille francs. Les enfants de Mme d'Andelle renonceraient-ils à la succes-

sion ?

Mon père n'eut pas une seconde cette idée. « Je ne possède rien, dit-il, mais je paierai les dettes de mon père, comme j'aurais reçu son héritage s'il en avait laissé un. »

Il échangea, à ce sujet, une correspondance interminable avec sa soeur et son beau-frère. Les Kératz renâclèrent. Mon grand-père avait assuré par contrat — ce qui était insensé — une dot de deux cent mille francs à sa fille. Bien entendu, il ne l'avait pas payée. Il ne s'était d'ailleurs engagé à remettre le capital que dans un délai de cinq ans ; mais les intérêts à 4 pour cent couraient depuis le jour du mariage et il y avait huit mille francs d'intérêts échus et non réglés. Les Kératz voulaient être inscrits comme créanciers de la succession pour cette somme. Mon père, indigné, reprocha à sa soeur de ne pas se rendre compte à quel point elle avait été avantagée sur lui, qui gagnait sa vie et se débrouillait seul depuis vingt ans, tandis qu'elle, jusqu'à l'année précédente, avait été défrayée de tout par mon grand-père :

(à suivre)

Sahibi: G. PRIMI

Umumi neşriyat müdürü:
Dr. Abdül Vehab

M. BABOK, Basmevi, Galata
Sen-Piyer Han — Telefon 43458